

**Chute de l'absurde. Nostalgie moyen de défense contre l'absurdité
chez les personnages d'Albert Camus et de Jérôme Ferrari****Fall of the absurd. Nostalgia a defence against the absurdity of
the characters of Albert Camus and Jerome Ferrari**

Date de réception : 02/02/2020 ; Date d'acceptation : 11/06/2020

Résumé

Dans cet article, nous présentons une analyse qui rapproche l'écriture de deux écrivains contemporains : Albert Camus et Jérôme Ferrari. Nous commençons par définir les deux concepts de l'absurde et de la nostalgie, et nous expliquons par la suite comment cette dernière a pu être un remède à l'absurdité dans les œuvres de nos auteurs, en mettant en relief son rôle dans le soutien moral des personnages pendant les périodes du déclin.

Mots clés: Absurde ; Nostalgie; chute; Camus ; Ferrari.

Meriem Hafi

Département de Français
Faculté des lettres et des
langues
Université des Frères
Mentouri Constantine 1,
Constantine, Algérie.

Abstract

In this article, we present an analysis that brings together the writing of two contemporary writers: Albert Camus and Jerome Ferrari. We begin by defining the two concepts of the absurd and nostalgia, and we explain later how nostalgia could be a remedy for absurdity by highlighting its role in the moral support of the characters in the periods of decline.

Keywords: absurd, nostalgia, fall, Camus, Ferrari

ملخص

في هذا المقال سنقدم تحليلاً يقارب بين كاتبين حديثين ألا وهما البر كامى وجروم فيراري. قمنا أولاً بتقديم نبذة نعرف فيها ما هي اللامبالاة وما هو الحنين، وأردفنا بتفسير كيف استطاع الحنين أن يكون علاجاً لحالة العيثة في أعمال كل من المؤلفين وذلك بإبراز الدور الذي لعبه في دعم الأبطال معنوياً خلال فترات السقوط. أدخل الملخص هنا داخل هذا الإطار (لا يجب أن يتعدى).

الكلمات المفتاحية: اللامبالاة، الحنين، السقوط، كامى، فيراري

* Corresponding author, e-mail: meriemhmaster1@gmail.com

I- Introduction :

En littérature, un écrivain n'est pas simplement le concepteur de l'œuvre littéraire, mais un artiste singulier par sa manipulation de la langue et par son imagination. Il est une unité à la fois unique et hétérogène. La vision du monde étalée dans son œuvre est en réalité le résultat de la fusion de plusieurs composantes : son identité culturelle, son appartenance sociale, son éducation institutionnelle et familiale...

Aussi, quelques unes de ses expériences personnelles peuvent très probablement inspirer la thématique abordée dans son écriture, la modeler, la hanter, jusqu'à devenir la source principale de sa créativité, cela a offert à la scène des lettres des écrivains de l'amour, d'autres de la guerre, des écrivains de la douleur, de la mémoire, du voyage ou de l'exil, des écrivains de la mort ou de l'absurde...

Albert Camus est parmi ces auteurs qui ont mis de leurs engagements et de leurs vies dans leurs œuvres. Des fragments de son vécu ont été semés à travers les séquences de ses livres en même temps, l'absurdité de la situation humaine qui l'intriguait teignait abondamment sa plume. Cependant, et comme les positions et les opinions changent et évoluent aussi, l'œuvre du grand romancier-philosophe a connu, dans une phase de sa carrière, une métamorphose qui a permis au lecteur de découvrir un Camus plus sensible, plus tolérant... un Camus plus "humain". L'auteur n'a pas pu fermer l'œil sur les horreurs de la guerre commises au nom de la liberté absolue qu'il a tant défendue, il n'a pas pu non plus absoudre les criminels ni franchir "toutes" les frontières de la morale. L'absurde ne peut pas justifier tout. Dans ses « *Lettres à un ami allemand* » (1948), il écrit : « *Nous avons longtemps cru ensemble que ce monde n'avait pas de raison supérieure [...] Je me dis aujourd'hui que si je vous avais réellement suivi dans ce que vous pensez, je devrais vous donner raison dans ce que vous faites. Et cela est si grave qu'il faut bien que je m'y arrête* » [2].

Le lauréat du prix Nobel de littérature (1957) proclame dès lors que l'absurdité est une expérience fondamentale toutefois, elle ne doit pas être un obstacle devant la continuité : « *accepter l'absurdité de tout ce qui nous entoure est une étape, une expérience nécessaire : ce ne doit pas devenir une impasse* » [3]

Nombreux sont les écrivains qui s'inscrivent dans le même courant de pensée qu'Albert Camus cependant, un auteur en particulier, plus contemporain et aussi connu, vient nous interpeller... il s'agit de Jérôme Ferrari, le Goncourt 2012 qui, à son tour, a habitué le lectorat à des œuvres chargées en émotions, en questionnements philosophiques et existentiels et surtout en absurde.

Le choix de parler de Jérôme Ferrari n'est pas tout à fait fortuit. L'influence de l'écriture d'Albert Camus sur son style et ses thèmes est très prononcée, une influence que le jeune écrivain, avait lui-même avouée dans l'une de ses interviews :

« *Camus est un auteur que j'aime beaucoup, spécialement son roman « La Chute » qui est merveilleux et son théâtre en pensant à "Caligula". Ceci dit, je pense qu'on n'est pas obligé d'être conscient des liens pour qu'il y en ait. Je vois bien, ne serait-ce que cette idée de "chute", qu'il y a un point commun que je suis obligé de reconnaître (...)* » [4].

Le rapprochement entre les deux auteurs se discerne d'une part dans l'association de la philosophie à la littérature, une philosophie adoptant les idées de Schopenhauer et de Nietzsche... D'autre part, il est perçu au niveau des intrigues, qui partent toutes, chez l'un comme chez l'autre, d'une histoire banale avec des antihéros souvent pessimistes, de tempéraments instables et mélancoliques... En plus d'autres détails rendant la similitude serrée davantage comme : l'incident du suicide d'une jeune femme présent dans *La Chute* d'Albert Camus et dans *Un Dieu un animal* de Jérôme Ferrari et qui est l'élément perturbateur dans les deux romans ; ou encore l'incapacité d'être triste pendant les funérailles de ses parents, commune à Meursault dans *L'Étranger* d'Albert Camus, à Paul dans *Dans le secret* et à Matthieu dans *Le Sermon sur la chute de Rome* de Jérôme Ferrari, etc.

Par ailleurs, en atteignant certain stade de désinvolture et d'apathie, les personnages absurdes dans les différents récits des deux écrivains, en dépit de leurs portraits moraux à l'aspect abominable, commencent à éprouver de profonds sentiments d'amour, d'amitié ou de tristesse... Seulement, ce que nous trouvons plus intéressant que le résultat même de la métamorphose, c'est l'acheminement des personnages vers cette métamorphose. Nous remarquons en particulier la récurrence du sentiment de la nostalgie qu'ils ont communément éprouvé avant de vivre pleinement et ouvertement leurs émotions.

Nous pensons que la nostalgie des protagonistes, qui est en grande partie celle des auteurs, est à l'origine de leurs mues. La nostalgie, qui est un moyen de défense contre l'anxiété existentielle selon de multiples études que nous citons ultérieurement, les a aidés à surpasser leurs souffrances et leurs échecs. Elle a atténué le choc de leurs chutes et a entraîné en parallèle la chute de leur absurdité.

II– Méthodes et Matériels :

Nous allons donc essayer d'examiner la validité de cette hypothèse, à travers un travail d'analyse de la trajectoire de quelques personnages absurdes d'Albert Camus et de Jérôme Ferrari dans *L'Étranger*, *La Chute*, *Où j'ai laissé mon âme* et *Le Sermon sur la chute de Rome*, en nous basant sur trois fonctions de la nostalgie arrêtées par une série de recherches contemporaines quantitatives et longitudinales dans les domaines de la sociologie et de la psychologie, dont la plus importante est « Nostalgia : content, triggers, fonctions », publiée en 2006 dans le *Journal de la psychologie personnelle et sociale*. Cette étude n'est pas la première de son genre, elle s'est basée et s'est inspirée d'autres recherches antérieures et a donné par la suite matière à réflexion et à investigation pour de nouvelles études à propos de la nostalgie.

Il est à noter que notre objectif est loin d'effectuer une analogie entre les deux écrivains selon les règles bien strictes des méthodes comparatives. L'unique rôle des points communs que nous avons détectés est de justifier le choix du corpus et de lui donner plus de cohérence. Notre démarche consiste à une analyse linéaire des cas des personnages paraissant avoir le même profil et dont les histoires connaissent le même dénouement.

Commençons tout d'abord, par présenter un bref aperçu des deux notions de l'absurdité et de la nostalgie.

III-Développement :

III.1. Qu'est ce que l'absurde ?

L'absurde renvoie à l'absence d'un sens à l'existence. Selon cette conception ce que l'humain doit endurer n'est point justifié, ni la récompense, moins encore le châtement. L'absurde résulte d'une incompréhension se traduisant par des comportements irrationnels et insensés. L'individu qui tombe dans l'absurde s'interroge sur l'utilité du sacré, découvre l'insignifiance des déontologies, la fragilité des idéologies, la crédulité et la vanité des hommes... il ne voit aucun intérêt à rester attaché aux mœurs, aux normes, aux usages sociaux, et refuse par conséquent de « jouer le jeu » comme le dit Albert Camus. L'absurde est aussi cette expérience vécue par des sujets se trouvant (ou se perdant) dans un écart entre leurs ambitions et leurs réalités, « *L'absurde naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde* » [5].

Nous tenons à souligner la notable différence qui existe entre l'absurde démarquant d'une réflexion sur une situation embarrassante nécessitant d'être pensée ; et le non-sens qui indique une situation « n'ayant pas de raisons d'être » : « *Strictement parlant, l'absurde doit être distingué du non-sens car : l'absurde a un sens, et est faux, tandis que le non-sens n'est proprement, ni vrai ni faux* » [6]

Un personnage absurde est fréquemment un antihéros, très éloigné de l'idéal dont peut rêver le lecteur, il n'offre nullement l'exemple à suivre. Il n'est pas spécialement énigmatique ou mystérieux, mais toujours difficile à se faire comprendre. Son « cynisme » consécutif à son incompréhension augmente la colère contre lui. Parfois il est un être nonchalant et insouciant, plutôt calme et discret, dont le silence est la plus pertinente de ses réponses et dont les actions peuvent être réduites à l'ineptie comme est le cas pour Meursault dans *L'Étranger* d'Albert Camus, néanmoins il peut bien épouser le portrait opposé, comme chez les personnages de *La Cantatrice chauve* d'Eugène Ionesco. C'est ainsi que deux types de personnages absurdes se distinguent :

Le premier type est celui qui choisit la fuite et qui peut arriver jusqu'à mettre fin à ses jours. « *Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie* » [7]. Nous trouvons l'incarnation de ce personnage dans *Un Dieu un animal* de Jérôme Ferrari où le héros, fasciné par l'immoralité de la guerre, assoiffé d'héroïsme et enivré par l'éclat du sang, se précipite sur tous les fronts à la recherche d'une signification à son existence, au détriment de sa famille, de sa communauté et de ses principes. Mais son aventure aboutit à l'effondrement de son monde aberrant. La désillusion est très violente et le mercenaire finit par perdre toute volonté de continuer, il se suicide.

Le second type est celui qui opte pour la révolte et préfère la confrontation. Ce personnage conçoit sa propre philosophie de la vie et mène son chemin « courageusement » sans trop prêter attention à ses détracteurs. « *La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux.* » [8]

III.2. Qu'est ce que la nostalgie ?

La nostalgie, quant à elle, est une notion très ancienne devenue un thème prisé dans le domaine des lettres grâce à l'*Odyssée* d'Homère qui raconte les aventures d'Ulysse. Le héros légendaire, ayant erré pendant dix ans en confrontant les périls et la colère des dieux pour pouvoir retrouver son royaume Ithaque, devient l'icône de l'exil et le symbole du désir du retour. Depuis, il continue à être récupéré et réactualisé chaque fois qu'il s'agit de nostalgie, citons à titre d'exemple : Joachim du Bellay avec ses fameux « *Regrets* », *Ulysse* de James Joyce ou *Ulysse from Bagdad* d'Éric-Emmanuel Schmitt... En effet, le désir de regagner sa terre natale n'a guère cessé d'inspirer les plus belles plumes, rappelons-nous l'abondante émotion dans les poèmes d' Aimée Césaire ou le chagrin qui déchire un à un les protagonistes de *L'Ignorance* de Milan Kundera...

Toutefois, il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que l'appellation « nostalgie » n'est apparue qu'au dix-septième siècle suite aux recherches de Johannes Hofer. Le jeune médecin alsacien a employé les deux lexèmes grecs : « *nostos* » signifiant retour et « *algie* » signifiant douleur, pour désigner cette maladie décrite dans sa thèse de doctorat comme le « *mal du pays natal* » [10] qui touche étrangement les soldats suisses une fois éloignés de leurs pays.

Il a fallu ensuite de longues décennies de recherches et d'évolution avant que la nostalgie ne puisse enfin se dépouiller de son statut de pathologie et devenir le sentiment doux-amer sous sa forme actuelle. Cette notion qui a élargi de sens se transforme en le regret des choses passées, dès lors, nous lui reconnaissons plusieurs déclencheurs, plusieurs contenus et fonctions. Entre autres, le texte incontournable de Proust où il décrit le célèbre goût de la madeleine en est une illustration bien explicite:

« *Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire,*

de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi »
[9]

III.2.a. Fonctions de la nostalgie :

L'évolution de la « nostalgie », devenue un concept transdisciplinaire, a suscité beaucoup d'intérêt, ce qui a permis de découvrir de nouvelles facettes à cette notion archaïque. L'équipe de Tim Wildschut et de Constantine Sedikides, collaborant avec des noms très brillants en psychologie et en sociologie, nous a révélé les éclaircissements nécessaires à propos de ce mal lié au travail de la mémoire et à l'intervention du système nerveux. Les résultats de ces travaux ont assigné trois fonctions principales à la nostalgie :

La première fonction consiste à « *générer l'affect positif pendant les moments difficiles* » [11]. Pour les personnes en détresse émotionnelle la nostalgie au passé constitue une source de bien-être. Les études prouvent que la nostalgie possède une « *valeur de rachat* » [12] due principalement au passage du temps et à la dégradation de la mémoire. Cette valeur donne aux souvenirs plus de gaité et de désir, et fait oublier les ennuis du passé en le rendant meilleur par rapport aux « tristes » moments du présent.

La deuxième fonction aide à « *gérer l'anxiété de la mort* » [13]. La nostalgie diminue le stress résultant de la peur de disparaître subitement, une peur qui touche tout être humain relativement âgé, mais qui ne doit pas en principe inhiber ses ambitions ni l'empêcher d'avancer dans sa vie. La nostalgie fait rappeler au sujet sa vivacité d'antan, ses rêves, ses espérances, les belles choses qu'il souhaitait et tous les souvenirs qui doivent augmenter son optimisme et lui redonner l'envie de continuer.

La troisième fonction de la nostalgie permet de « *contrecarrer l'effet négatif de la solitude* » [14]. Le solitaire en manque de connexions sociales, se plonge dans ses souvenirs pour se ressourcer d'un passé où il était entouré de gens qu'il aimait.

Sachant que les trois facteurs : affect négatif, anxiété de la mort et solitude, font partie des "symptômes les plus fréquents" de l'absurdité, la nostalgie, grâce à ses trois fonctions, pourrait-elle donc être une source d'apaisement pour les personnages absurdes d'Albert Camus ou de Jérôme Ferrari ? En d'autres termes, chez un auteur de l'absurde, la nostalgie constituerait-elle un réconfort ou un remède contre l'absurdité et ses effets? Voilà la question à laquelle nous allons tenter de répondre dans la suite de cet article.

III.3. La nostalgie "remède" contre l'absurde en littérature

Depuis ses premiers romans, Jérôme Ferrari met en scène des personnages en désaccord avec leurs mondes, des anti-héros hagards, anxieux, incompréhensibles, compliqués, insaisissables et absurdes tels Paul dans *Dans le secret*, Stéphane Campana dans *Balco Atlantico* ou Degorce dans *Où j'ai laissé mon âme*. Ce dernier roman, dont le titre en dit long sur l'égarement du protagoniste principal, raconte la vie d'une ancienne victime de guerre en Indochine qui devient bourreau suite à sa nomination au poste de capitaine dans l'armée en Algérie. Le capitaine Degorce, très loyal et dévoué à son devoir, ne peut ni comprendre ni renoncer à cette mue faisant de lui un « monstre ». Il excelle dans l'incorporation de son rôle d'autorité en apparence, en se battant furieusement contre sa conscience, une situation qui le fait remonter contre le destin l'ayant entraîné dans ce gouffre et contre Dieu l'ayant abandonné aux fins fonds de cet abysse... Degorce était au summum de son absurdité quand tout a basculé le jour où il a rencontré l'un de ses pires ennemis, Tahar (*le Pur*), un homme au courage exceptionnel, à l'intelligence aiguë et à l'âme très honnête. Le prisonnier a enseigné à Degorce l'art de rester fidèle à soi-même et d'accepter ce que la vie lui offre. Il lui a ouvert les yeux et lui a aidé à se poser les bonnes questions.

Le capitaine Degorce qui a beau essayer auparavant, de couper les ponts avec sa famille, en croyant qu'il ne méritait plus son amour, repense de nouveau à elle. Une lueur vient dissiper l'obscurité de l'absurdité dans laquelle il est tombé depuis longtemps. Sa nostalgie se réveille et ranime en lui l'espoir. Son éternelle

question du « pourquoi continuer ? » trouve enfin une réponse : « *Les pensées qui l'écrasent n'ont en réalité aucun poids et la brise la plus délicate les disperse. Il est injuste envers lui-même, et plus injuste encore envers ceux qui l'aiment. Ce n'est pas vrai, il ne s'est pas éloigné d'eux et ce pour quoi il se bat est encore vivant* » (Ferrari, J., 2010 :103)

Les images d'un passé agréable et inoubliable émergent l'une après l'autre dans sa mémoire, et son âme fatiguée s'enlumine petit à petit. Sa nostalgie (grâce à la première fonction « création de l'affect positif ») finit par être plus forte que ses tourments et réussit à détruire le mur érigé par l'absurde contre les belles et les douces choses existant autour de lui. « *À quatre pattes dans son bureau, il récupère au fond de la corbeille les morceaux déchirés de la lettre de Jeanne-Marie. Il essaie de la reconstituer patiemment et quand il a terminé, le crépuscule est tombé (...) les mots qui le font souffrir l'aident à se sentir vivant* » (Ferrari, J., 2010 :143)

Vers la fin du livre, et après des années d'éloignement, aussi bien émotionnel que physique, le militaire fait sortir son encrier afin d'écrire une longue lettre pleine d'amour et de regret pour sa femme bienaimée et ses enfants qui lui ont manqué le plus au monde. Le lecteur assiste dans ces dernières pages à la chute de l'absurde qui était sur le point de détruire la vie de toute une famille grâce à l'intervention de la nostalgie.

Dans *Le Sermon sur la chute de Rome*, roman authentique de la « chute » aux multiples fils narratifs, Jérôme Ferrari enrôle des personnages aux destins liés qui se dirigent tous à travers les détours vertigineux de la vie à l'écroulement inévitable de leurs mondes.

Le grand père Marcel, est le personnage dont les ambitions dépassent énormément les capacités. Son corps maladif et chétif le faisait souffrir depuis sa tendre enfance et lui rendait la tâche de suivre ses rêves, pénible. Autodidacte et combattant, il puisait continuellement dans sa résolution de changer sa réalité lamentable cependant, ses projets se voient toujours opposés par une grande force malveillante et énigmatique lui faisant goûter, à chaque fois, l'âcreté de l'échec. La tristesse et la colère résultant de ces circonstances l'ont détaché de son entourage, l'ont rendu morose, grincheux, sarcastique... Mal compris, il ne faisait aucun effort pour communiquer ses idées et ses intentions... Seul un souvenir donne à Marcel la possibilité de s'extraire à son absurdité, celui de sa mère, une femme à la détermination de fer, qui a surpassé toute seule les embarras d'une vie misérable et difficile.

Chaque jour, Marcel contemple une photographie datant de 1918 (prise une année avant sa naissance) qui immortalise un petit moment de réunion familiale, où sa mère, au centre, porte sur l'objectif un regard très expressif et profond. « *À chaque fois qu'il croise le regard de sa mère, Marcel a l'irrépressible certitude qu'il lui est destiné et qu'elle cherchait déjà, jusque dans les limbes, les yeux du fils encore à naître, et qu'elle ne connaît pas.* » (Ferrari, J., 2012 :11-12)

Ce geste quotidien faisant ressusciter les siens grâce au souvenir, permet à Marcel de lutter contre la solitude et la peur de la mort accentuées à la vieillesse. La nostalgie à ces moments de réunion et de bonheur qui figuraient sur l'image le tient en vie (deuxième et troisième fonction de la nostalgie).

« *Ils sont réunis et Marcel n'est pas là. Et pourtant, par le sortilège d'une incompréhensible symétrie, maintenant qu'il les a portés en terre l'un après l'autre, ils n'existent plus que grâce à lui et à l'obstination de son regard fidèle, (...) lui qui est maintenant leur unique et fragile rempart contre le néant, et c'est pour cela qu'il sort encore cette photo du tiroir où il la conserve soigneusement* » (Ferrari, J., 2012 :12)

Quand il a perdu sa femme, anéanti par la tristesse et le deuil, Marcel se réfugie encore dans la nostalgie de sa mère :

« *Pendant l'enterrement, il pense à sa famille qui ignore encore tout de son deuil, il aimerait que sa mère, rompue aux œuvres de la mort, soit à ses côtés plutôt que le gendarme et le*

médecin qui titube sous la pluie tropicale tandis que le missionnaire égrene des psaumes au-dessus de la fosse inondée » (Ferrari, J., 2012 :138)

Cette même nostalgie à l'être le plus cher de notre existence (la maman) et qui peut, comme pour Marcel, donner de l'espoir pour aller de l'avant ou du moins adoucir les peines et les plaies qui nous sont infligées par le destin, nous la retrouvons chez Meursault, le personnage principal de *L'Étranger* d'Albert Camus, roman qui gravite autour du décès de la génitrice. L'ouvrage s'ouvre d'ailleurs sur le chapitre de l'enterrement de la mère et s'achève sur la condamnation du jeune homme, non pas pour son crime très mal justifié contre l'arabe, mais plutôt pour son insensibilité pendant les obsèques de celle qui lui a donné le jour car, pour le procureur, les jurys et la société, si le fait de tuer n'avait rien d'extraordinaire, celui d'être indifférent au décès de sa mère relève incontestablement de l'absurde et même de l'inhumain.

Le lecteur perçoit, contrairement à l'entourage de Meursault, combien ce dernier aimait sa mère, et s'il l'avait envoyée en asile c'est surtout par pitié envers cette vieille personne à qui il ne trouvait plus quoi dire. Il pensait sincèrement qu'elle se sentirait mieux parmi les gens de son âge, ce n'était donc pas par manque de moyens comme il prétendait devant le tribunal.

Au demeurant, la nonchalance et l'absence totale des signes de chagrin que manifestait Meursault le jour de l'enterrement de sa mère, peuvent bien être interprétées comme étant la première phase d'un travail de deuil difficile à mener appelée le « déni » [15]. Nous avons dans le texte de Camus plein d'allusions à cet intervalle de négation dont la plus illustre est le fait que le personnage continue à appeler la dépouille de la défunte : « maman ».

Avant son incarcération, dans ses heures de solitude, c'est à sa mère que Meursault pensait. Quelques jours après sa mort, le jeune homme a réalisé combien elle lui manquait, et sa nostalgie s'est accentuée lorsqu'il a entendu son voisin, Salamano, pleurer la disparition de son chien, son unique ami... « *Après le déjeuner, je me suis ennuyé un peu et j'ai erré dans l'appartement. Il était commode quand maman était là. Maintenant il est trop grand pour moi* » (Camus, A., 1942 : 34)... L'image et les paroles de cet être si doux lui tenaient aussi compagnie dans sa cellule : « *Maman disait souvent qu'on n'est jamais tout à fait malheureux. Je l'approuvais dans ma prison.* » (Camus, A., 1942 : 159)

La nostalgie de Meursault l'avait sauvé des griffes de la dépression et de l'anxiété dans ses derniers jours, elle l'avait comblé de quiétude et lui a procuré une lueur de joie. Grâce à cette émotion réconfortante (première et troisième fonctions), il a pu « dompter » son absurdité, comprendre ce qui lui échappait et revoir de la beauté dans ce qu'il a vécu.

« J'ai fini par ne plus m'ennuyer du tout à partir de l'instant où j'ai appris à me souvenir (...) J'ai compris alors qu'un homme qui n'aurait vécu qu'un seul jour pourrait sans peine vivre cent ans dans une prison. Il aurait assez de souvenirs pour ne pas s'ennuyer. Dans un sens, c'était un avantage. » (Camus, A., 1942 :112).

Des souvenirs si délicieux remontaient pêle-mêle, des détails futiles, des petits objets, du soleil et du beau temps, des odeurs, des couleurs et des chants d'été, des bribes du passé venant de ses années de liberté ont été l'arme qui brisait les barreaux de la prison de Meursault... À la fin du roman, une « confession » vient détruire toute l'image que le personnage avait, lui-même, émise de lui, celle de l'homme absurde, égaré, déconcerté, insouciant et presque suicidaire. Dès lors, le monde lui semble plus cohérent, plus harmonieux et supportable :

« Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entrainait en moi comme une marée (...) Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore » (Camus, A., 1942 :171)

La Chute d'Albert Camus, venant des années après *L'Étranger* marque la fin de deux cycles chez l'auteur : le premier de l'absurde (*Caligula*, *Le Mythe de Sisyphe* et *L'Étranger*) et le second de la révolte (*Les Justes*, *L'Homme révolté* et *La Peste*). *La Chute* (1956) symbolise, comme l'indique d'ailleurs son titre, la rupture entre l'auteur et sa pensée d'antan. Elle connote « le regret » de l'écrivain, d'avoir emprunté le chemin de l'absurde et en même temps elle dévoile le courage et l'honnêteté de l'homme qui préfère changer d'avis et être critiqué que de se mentir.

Riche en allusions autobiographiques, *La Chute* est l'histoire d'un avocat qui en se laissant emporter par l'émotion, la réminiscence et la douleur, raconte ses aventures dans une sorte de confession à un interlocuteur anonyme, n'ayant pour rôle durant cinq jours que de l'écouter. Jean-Baptiste Clamence qui vivait pleinement sa jeunesse et sa gloire assiste un jour, sans pouvoir (ni peut être vouloir) intervenir au suicide d'une femme qui s'est jetée dans la Seine. Peu de temps passa avant que cet évènement, qui ne s'est jamais effacé du fond de son inconscient, n'émerge et ne bouleverse toute son existence. En « *juge-pénitent* », le héros remet toute sa vie en question, s'autocritique, dresse une diatribe contre la bêtise humaine, la cupidité et la lâcheté et s'accuse dans un débit intense en amertume. Toutes les atrocités et les bassesses de l'âme dont sont capables les hommes au nom de quelques idéologies illusoirement totalement hypocrites sont, dans ce roman à travers le discours du personnage, détruites et dénudées.

Jean-Baptiste Clamence éprouve lors de sa métamorphose une nostalgie au passé. Des petites parcelles qui se distinguent toutes par leur simplicité et surtout par leur beauté, envahissent sa mémoire longtemps engourdie et dominée par l'avidité et le désir de la célébrité.

La nostalgie du personnage aux choses qui lui étaient autrefois insupportables et inintéressantes, embrasse aussi la nostalgie des personnes et des lieux, à l'exemple de son regret de Paris. Comme pour un premier amour, Jean-Baptiste Clamence associe l'image de Paris au cœur, « *le cœur a sa mémoire* » disait-il quand il en parle. Aujourd'hui, qu'il est à Amsterdam, le souvenir de la capitale française, qu'il évoque avec un ton très admiratif, représente pour lui une trêve à ses souffrances. Son appartenance à cette ville splendide semble atténuer sa tristesse car, elle lui attribue un grain de grandeur rachetant un peu sa médiocrité et l'empêche de toucher le fond : « *Paris est loin, Paris est beau, je ne l'ai pas oublié. Je me souviens de ses crépuscules, à la même époque, à peu près. Le soir tombe, sec et crissant, sur les toits bleus de fumée, la ville gronde sourdement, le fleuve semble remonter son cours...* » (Camus, A., 1956 : 136)

À chaque phase de sa longue délibération, et au fur et à mesure que la mémoire "bienfaisante", celle des valeurs et de la morale, lui revient, le personnage laisse manifester une face cachée de sa personne, nostalgique et sensible :

« *Il a fallu d'abord que je retrouve la mémoire. Par degrés, j'ai vu plus clair, j'ai appris un peu de ce que je savais. Jusque-là, j'avais toujours été aidé par un étonnant pouvoir d'oubli. J'oubliais tout, et d'abord mes résolutions. Au fond, rien ne comptait. Guerre, suicide, amour, misère, j'y prêtais attention, bien sûr, quand les circonstances m'y forçaient, mais d'une manière courtoise et superficielle. Parfois, je faisais mine de me passionner pour une cause étrangère à ma vie la plus quotidienne. Dans le fond pourtant, je n'y participais pas, sauf, bien sûr, quand ma liberté était contrariée.* » (Camus, A., 1956 :59)

Sa nostalgie grandit et accompagne sa profonde remise en question, le désir d'effacer tout le mal, de tout recommencer le tortue, et se réveille en lui une tendance au retour jusqu'aux origines dans l'espoir d'y retrouver une source de pureté et de répit : « *Quand on a beaucoup médité sur l'homme, par métier ou par vocation, il arrive qu'on éprouve de la nostalgie pour les primates. Ils n'ont pas, eux, d'arrière-pensées.* » (Camus, A., 1956 : 9)

IV- Conclusion:

Au premier abord l'absurde et la nostalgie semblent être deux notions complètement opposées. Si la première incite à la coupure avec le monde et enfonce dans la solitude et l'inactivité, la seconde contrarie l'isolement et mène au renouement avec l'entourage et la société. Néanmoins, elles peuvent bien avoir des liens en matière de mal/remède.

Pour les personnages d'Albert Camus comme pour ceux de Jérôme Ferrari, la vie était souvent sourde à leurs appels et à leurs espérances, ils se trouvent par conséquent, naturellement convertis à l'absurde. Leur vision du monde épouse l'aberrant et leurs actions ne tiennent plus compte d'aucune considération familiale ou convention sociale. Pourtant, et dans leur acheminement vers l'écroulement, leur inconscient a déployé des « moyens de défense » qui les ont aidé à supporter la douleur des désillusions successives. Beaucoup d'entre eux, en particulier ceux qui ont perdu la foi, retournent vers leurs souvenirs du passé. La nostalgie avec ses différents contenus (lieux, temps, personnes, etc.) et ses trois fonctions (générer l'affect positif pendant les moments difficiles, gérer l'anxiété de la mort, contrecarrer l'effet négatif de la solitude) était pour eux un remède et un réconfort psychologique, elle offrait l'apaisement nécessaire à leurs âmes.

Les souvenirs, ont aidé les personnages absurdes des deux auteurs à se repentir, à renoncer à leur absurdité et à retrouver la paix.

Pour finir il est indispensable de signaler que la conclusion de notre travail - quoique basée sur les résultats reconnus et fiables de longues études scientifiques dans les domaines de la sociologie et de la psychologie- est pratiquement loin de faire l'objet d'une généralisation dans le champ des lettres en raison de la « restriction » de l'échantillon (corpus) qui doit être, pour une telle fin, plus large et plus varié. Nous espérons quand même avoir pu mettre le premier pas d'une démarche visant à la revalorisation et à la redécouverte de la notion de la nostalgie qui était longtemps négligée et très peu examinée par l'analyse littéraire.

Références :

- Augustin, *La Cité de Dieu*, XIV, 28,1.426 ap. J. -C
Camus, Albert, *La Peste*, Paris, Gallimard, 1947, 336 pages
Camus, Albert, *Caligula*, Paris, Gallimard, 1944
Camus, Albert, *L'Étranger*, Paris, Gallimard, 1942.
Camus, Albert, *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, 384 pages
Camus, Albert, *La Chute*, Paris, Gallimard, 1956, Coll. NRF.
Camus, Albert, *Le Mythe de Sisyphe, Essai sur l'absurde*. Nouvelle édition augmentée d'une étude sur Franz Kafka, Paris, Gallimard, 1942, 189 pages.
Camus, Albert, *Les Justes*, Paris, Gallimard, 1949
Camus, Albert, *Lettres à un ami allemand*, Paris, Gallimard, 1991 (1948)
Du Bellay, Joachim, *Les regrets de Joachim du Bellay, Angevin: collationné sur la première édition (Paris 1558)*, I. Liseux, 1876, 131 pages
Eugène, Ionesco, *La Cantatrice chauve*, Paris, Belin-Gallimard, 2009 (1950), 128 pages
Ferrari, Jérôme, *Dans le secret*, Arles, France, Actes Sud, 2007, 185 pages
Ferrari, Jérôme, *Le Sermon sur la chute de Rome*, Arles, France, Actes Sud, 2012, 208 pages.
Ferrari, Jérôme, *Où j'ai laissé mon âme*, Arles, France, Actes Sud, 2010, 160 pages.
Ferrari, Jérôme, *Un Dieu un animal*, Arles, France, Actes Sud, 2009, 130 pages
Joyce, James, *Ulysse*, trad. [Stuart Gilbert](#) et al, Paris, Gallimard, 2013 (1937), 1664 pages
Kundera, Milan, *L'Ignorance*, Paris, Gallimard, 2003 (2000).
Lalande, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1926 (1985), (15), 1323 pages

- Mélançon, Marcel, J., *Albert Camus. Analyse de sa pensée Suisse*, Les Éditions Universitaires de Fribourg, 1976, 319 p.
- Mokhtari, Rachid, Jérôme Ferrari (Goncourt 2012), *Le Matin d'Algérie*, Novembre 2012. Version électronique disponible sur : <http://www.lematindz.net/news/10146-jerome-ferrari-prix-goncourt-2012-jai-toujours-mis-la-corse-dans-mes-romans.html>. dernière consultation: le 25/03/2016, à 11:20.
- Papineau, Simon, *Le sens de l'humour absurde au Québec*, Laval, Presses de l'université de Laval, coll. « Quand la philosophie fait POP », 2012, 176 p. ([ISBN 978-2-7637-9869-1](https://doi.org/10.1017/9782763798691))
- Proust, Marcel, *À la recherche du temps perdu, Volume 1. Du côté de chez Swann*, Paris, La Nouvelle Revue Française, 1927.
- Routledge, Clay, Arndt, Jamie, Sedikides, Constantine, Wildschut, Tim, A blast from the past: The Terror management function of nostalgia, *Journal of Experimental Social Psychology*, n°44 (2008), pp. 132-140.
- Schmitt, Éric-Emmanuel, *Ulysse from Bagdad*, Paris, Albin Michel, 2008, 309 pages.
- Wildschut, Tim, Sedikides, Constantine, Arndt, Jamie, Routledge, Clay, Nostalgia: Content, triggers, functions, *Journal of Personality and Social Psychology*, n°91 (2006), pp. 975-993.
- Zhou, Xinyue, Sedikides, Constantine, Wildschut, Tim, Gao, Ding-Guo, Counteracting loneliness: On the restorative function of nostalgia, *Psychological Science*, n°19 (2008), pp. 1023-1029.

Notes:

- [1]. Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, XIV, 28, 1.426 ap. J. -C
- [2]. Camus, A., *Lettres à un ami allemand*, Paris, Gallimard, 1991 (c1948), pp. 68-69.
- [3]. Interview aux *Nouvelles Littéraires*, nov.1945, II, 1425, cité par Marcel J. Mélançon, *Albert Camus. Analyse de sa pensée Suisse*, éd. Éditions Universitaires de Fribourg, 1976, p.20.
- [4]. Propos recueillis par Rachid Mokhtari, « Jérôme Ferrari, Goncourt 2012 », *Le Matin d'Algérie*, Novembre 2012. Version électronique disponible sur : <http://www.lematindz.net/news/10146-jerome-ferrari-prix-goncourt-2012-jai-toujours-mis-la-corse-dans-mes-romans.html>. Dernière consultation: le 25/03/2016, à 11:20.
- [5]. Camus, A., *Le Mythe de Sisyphe, Essai sur l'absurde*. Nouvelle édition augmentée d'une étude sur Franz Kafka. Gallimard, Paris, 1942, 189 p. Collection : Les essais, XII. Édition augmentée, 69e édition, 1942, p. 45.
- [6]. Lalande, A., *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1926, Réédition 1985 (15), p.11.
- [7]. Camus, A., *Le Mythe de Sisyphe, Essai sur l'absurde*, p. 15.
- [8]. *Ibid.*, p. 168.
- [9]. Proust, M., *À la recherche du temps perdu, Volume 1. Du côté de chez Swann*, la Nouvelle Revue Française, coll. "Ma Bibliothèque", 1927, p. 46.
- [10]. Hofer, J., "Medical Dissertation on Nostalgia," trad. Carolyn Kiser Anspach, *Bulletin of the Institute of the History of Medicine*, vol. 2 [Baltimore: Johns Hopkins Press, 1934] 381.
- [11]. Wildschut, T., Sedikides, C., Arndt, J., & Routledge, C., Nostalgia: Content, triggers, functions. *Journal of Personality and Social Psychology*, n°91 (2006), pp. 975-993, p. 989
- [12]. *Ibid.*, p.976
- [13]. Routledge, C., Arndt, J., Sedikides, C., & Wildschut, T., A blast from the past: The Terror management function of nostalgia, *Journal of Experimental Social Psychology*, n°44 (2008), pp. 132-140. p. 137
- [14]. Zhou, X., Sedikides, C., Wildschut, C., & Gao, D.G., Counteracting loneliness: On the restorative function of nostalgia, *Psychological Science*, n°19 (2008), pp. 1023-1029, p. 1028

- [15]. Elisabeth Kübler-Ross, *On Death and Dying* [en ligne], Londres, Tavistock/Routledge, 1989, mis en ligne par UK : MyiLibrary, 2007, <http://lib.mylibrary.com.ezproxy.bibl.ulaval.ca/Open.aspx?id=5160>, consulté le 3 décembre 2012.